

Marie Van Effenterre

Parler en langues. Pratiques de la traduction littéraire en contexte plurilingue par des publics primo-arrivants

Depuis deux ans environ, j'ai la charge d'un projet de recherche-action mené dans le cadre d'un programme d'ateliers de traduction littéraire destinées à des personnes allophones, en situation de migration, dans l'ensemble arrivées récemment en France. Ce programme d'ateliers, dénommé Quai des Langues, a été mis en place en 2020 dans plusieurs villes de France par ATLAS (acronyme de l'Association pour la promotion de la traduction littéraire). Ce programme a pour caractéristique de s'articuler autour de trois champs d'action : des ateliers de traduction littéraire, des formations et rencontres professionnelles, et donc un travail de recherche-action.

Un mot sur ce dispositif méthodologique. Si la recherche-action renvoie à un éventail de positionnements théoriques et pragmatiques extrêmement divers, elle peut être définie de la façon suivante : elle répond à un objectif de co-construction des savoirs, marqué par l'élaboration et la circulation des connaissances entre les différents acteurs du programme. Elle possède aussi un objectif d'action sur son objet de recherche, c'est-à-dire dans ce contexte à informer les pratiques d'animation et la formation des traducteurs à l'animation d'ateliers. A ce titre, je mène depuis deux ans une enquête de terrain multi-située en observation participante, essentiellement dans le cadre des ateliers et des sessions de formation, complétée par des entretiens semi-directifs, individuels ou collectifs, avec les différentes catégories d'acteurs du programme.

Dans le cadre de cette communication, je cherche à interroger la manière dont la traduction littéraire, dans le cadre des ateliers, contribue à ouvrir un espace discursif et traductif plurilingue. Je reviendrai d'abord de manière plus détaillée sur les caractéristiques du programme, puis je présenterai le cadre théorique dans lequel il s'inscrit, et qui emprunte à l'anthropologie sociale, la sociolinguistique et la didactique des langues. Enfin, je décrirai comment se déroulent les ateliers et comment ceux-ci prennent en charge le plurilinguisme des participants.

Les ateliers ont lieu presque toujours dans le cadre de cours de français dit langue étrangère, langue seconde ou langue d'intégration (selon la nomenclature adoptée par la structure concernée). Ces cours sont portés sauf exception par des associations, des organismes de formation et des établissements scolaires. On compte une quinzaine de partenaires à ce jour. Les ateliers s'adressent à des adolescents et des adultes allophones, apprenants du français, arrivés pour la plupart récemment en France. Les groupes de participants, dont le nombre varie entre 10 et 25 personnes, se caractérisent par une grande hétérogénéité, qu'il s'agisse de la trajectoire migratoire, du statut administratif, de l'habitus scolaire, de l'âge, du capital social et culturel, et bien évidemment, des langues parlées et des niveaux de français. S'il faut parler en termes de nationalités, on en compte une cinquantaine (Europe, Afrique, Moyen Orient, Asie). Néanmoins les Afghans, les Syriens et les Soudanais font partie des groupes nationaux les plus représentés. De leur côté, les animateurs d'ateliers, qui sont tous traducteurs littéraires, ont parfois plusieurs langues de travail, et un répertoire linguistique qui ne se limite pas forcément à celles-ci. Tous ne traduisent pas non plus vers le français. A titre d'exemple, une des animatrices est traductrice du tamoul et de l'anglais et parle l'arabe égyptien sans le traduire. Une autre, de langue première russe, traduit et écrit vers l'allemand et le français.

Les ateliers sont organisés sous formes de cycles ou de séance unique, à raison de deux à trois heures par séance. Le déroulé des ateliers, issu d'une réflexion collaborative, est conçu à partir de différents modules d'activités. Outre la traduction d'une œuvre littéraire (de l'extrait de roman à la poésie, en passant par le théâtre, l'album jeunesse, la BD ou la chanson), les ateliers comportent des temps d'échauffement ou de relâchement, un temps de présentation, et un temps de restitution, le plus souvent sous la forme d'une mise en voix.

Ces ateliers – et c'est ce qui frappe d'entrée de jeu – se caractérisent par le fort plurilinguisme des groupes

auxquels ils s'adressent. D'une part, les participants mobilisent souvent un ensemble de langues qui correspondent à leurs langues premières (au minimum deux) et à leurs langues secondes (généralement apprises au cours de leur trajectoire migratoire). Par exemple, un jeune Afghan parlera le dari et la pashto, mais pourra avoir appris d'autres langues comme l'ourdou, l'anglais, le turc ou le serbe. D'autre part, les participants aux ateliers sont au quotidien déjà en situation de traduction, qu'il s'agisse de médiation linguistique, de traduction mentale ou de communication gestuelle.

Si depuis récemment, un certains nombres de travaux ont noté la forte hétérogénéité linguistique des groupes d'apprenants du français, par exemple le travail de Guy Cherqui et Fabrice Peutot dans le cadre scolaire, ou à celui Maud Vadot pour les cours de FLI pour adultes, les pratiques de « traduction ordinaire » font l'objet d'une attention moindre. Il faut citer toutefois le récent travail des anthropologues Alexandra Galitzine-Loumpet et Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, qui vient combler cette lacune sur deux points : les personnes en migration sont « traduisantes » sans pour autant avoir de statut reconnu, et mobilisent dans leur quotidien un « migralecte » que l'on peut considérer, à certains égards, comme la rencontre entre des opérations de traduction, l'utilisation de logiciels de traduction automatique, et la persistance d'intraduisibles, au sens que leur confère Barbara Cassin, c'est-à-dire des mots que l'on ne cesse de (ne pas) traduire.

L'invisibilisation des procédés traductifs s'ajoute à celle qui touche plus généralement les langues premières et secondes des personnes allophones en situation de migration. D'une part, le biais monolingue, dont les effets sont particulièrement aigus dans le contexte français, tend à masquer, voire à refouler, le plurilinguisme. Ce particularisme a déjà été abondamment analysé, c'est pourquoi je n'y reviens pas. Je peux renvoyer par exemple au récent ouvrage de Cécile Canut, *Provincialiser la langue* (2021). Ce biais monolingue, comme l'ont montré d'autres sociolinguistes, notamment Lucilla Lopriore et Dirk Weissmann, ont engendré plusieurs décennies de « freins théoriques » concernant la mobilisation des langues premières et de la traduction dans l'apprentissage du français langue seconde. Bien que désormais les apports de l'usage des langues premières soient bien établis par les sciences de l'éducation et la didactique des langues, l'approche immersive reste, dans la pratique du français langue étrangère, majoritairement employée.

Pour cet ensemble de raisons, l'étendue du répertoire linguistique des participants de l'atelier n'implique pas que le plurilinguisme soit automatiquement manifeste. Comme l'a par exemple montré Cécile Canut, les apprenants du français en situation de migration intériorisent très rapidement les hiérarchies de valeur entre langues légitimes (ici le français, ou les langues vivantes à l'école) et langues non-légitimes (c'est-à-dire les leurs). L'institutionnalisation des formes de récit de soi qui vont de pair avec les démarches administratives auxquelles sont confrontées les personnes en situation de migration, ainsi que le souligne l'anthropologue Chowra Makaremi, vient en outre inscrire le dyptique langue maternelle / nationalité comme un passage obligé, qui invisibilise de fait le plurilinguisme des personnes en situation de migration.

C'est par conséquent le dispositif de l'atelier de traduction littéraire qui vient ouvrir ici un espace discursif et traductif aux langues des participants. En évacuant la notion de langue maternelle au profit des « langues que l'on connaît », ou des « langues que l'on porte en soi », l'atelier est tout d'abord un lieu d'identification collective du répertoire linguistique du groupe, indépendamment du statut (officiel, symbolique) des langues mentionnées, ou encore de la compétence linguistique des participants dans telle ou telle langue. Ensuite, cette phase d'identification ouvre sur une reconnaissance des langues du groupe, et par extension, à une reconnaissance de leurs locuteurs. Ce faisant, il s'agit de ménager, pour reprendre les mots de Paul Ricœur, un « espace d'hospitalité langagière », en opposition à la violence symbolique dont font l'objet les langues en migration. Les ateliers de traduction Quai des Langues témoignent de ce fait d'un certain engagement partagé : il s'agit non seulement de poser un rapport non-hiérarchisé aux langues (par exemple avec la formule « toutes les langues se valent ») mais aussi de défaire la relation de verticalité entre enseignant et apprenant, sans la reproduire à travers la relation entre animateur et participants. Ce positionnement s'apparente à celui du maître-ignorant, tel que l'a défini la sociolinguiste Marine Totozani à la suite de Jacques Rancière : cette posture repose sur une ignorance authentique (l'enseignant *ne feint pas* de ne pas savoir) ; le bouleversement de la hiérarchie entre enseignant et apprenants (ici animateur et

participants) ; et enfin l'absence de contrainte des connaissances.

Dans la pratique, les participants peuvent choisir la langue ou les langues dans lesquelles ils souhaitent communiquer et traduire. Celle-ci ne sera donc pas nécessairement une langue standard, ni une langue première, comme le montre le cas d'un jeune Afghan traduisant vers le suédois, ou d'un jeune Syrien vers le turc. Dans le cadre des situations de communication, le plurilinguisme prend souvent la forme d'une suite de langues relais. Par exemple dans un atelier, l'hindoustani (langue véhiculaire) a été utilisé entre des locuteurs du gujarati et du tamoul, tandis que la proximité de l'hindoustani avec l'ourdou a permis aux participants afghans, locuteurs notamment du dari, de l'employer comme langue seconde, tout en utilisant l'anglais avec d'autres membres du groupe, et dans le cas d'un Afghan, de communiquer en serbe avec moi. Pour certains participants, le choix peut participer d'une mise à l'écart ou d'une valorisation de certaines langues au détriment d'une autre. Dans l'exemple cité précédemment du jeune afghan traduisant en suédois, son choix témoigne de son investissement important à l'égard de la langue suédoise, dont il a vu l'apprentissage stopper net suite au refus de sa demande d'asile en Suède.

Il est important de souligner que les échanges sur les langues ne sont pas menés in abstracto, mais s'appuient sur l'expérience concrète de la traduction d'une œuvre littéraire, depuis une langue donnée vers celles que les participants ont choisies pour eux-mêmes. Les textes choisis sont selon les cas, soit en langue française, soit dans une langue connue de l'animateur. Dans ce second cas, le français intervient en relais, comme langue de communication et sous forme d'aides à la traduction (par exemple un glossaire). La dimension contrastive de la traduction met quant à elle en évidence les enjeux qui surgissent avec le passage d'une langue de départ à une langue d'arrivée. En fonction des langues qu'ils connaissent et de la langue dans laquelle ils traduisent les participants se retrouvent confrontés à des enjeux différents. Plusieurs locuteurs du dari, par exemple, ont souligné être gênés dans leur apprentissage par l'abondance d'expressions idiomatiques métaphoriques en langue française.

La particularité de Quai des Langues est d'être un programme en train de se *faire*, c'est-à-dire de constamment alimenter l'animation des ateliers par une fabrique pédagogique collaborative. Celle-ci est traversée par une réflexion sur la double dimension de l'apprentissage : apprendre soi-même (à soi-même, pour soi-même), et apprendre aux autres – sans que cela recouvre les catégories « animateur » et « participants ». Toutefois, il n'est pas toujours aisé de mettre en pratique cette démarche collaborative. Les espaces de discussion communs sont limités à la fois par le caractère multi-situé du programme, la durée des ateliers, les contraintes auxquels font face les participants au quotidien, le manque de moyens humains ou financiers que rencontrent les enseignants de français langue étrangère, et l'éparpillement des traducteurs entre plusieurs régions de France. Plusieurs questions restent donc en chantier, concernant par exemple les critères de sélection des textes proposés à la traduction ou la prépondérance de l'écrit.

Pour conclure, j'ajouterais que pour un observateur extérieur, les ateliers de traduction menés par Quai des Langues peuvent constituer un espace sonore tenant du brouhaha ou de la glossolalie. D'où le titre de cette communication. Pourtant c'est un moment où il est possible de « parler en langue(s) », ou plutôt en plusieurs langues et de plusieurs langues, en opérant des circulations d'une langue à une autre, et où le français, ainsi que d'autres langues véhiculaires (principalement l'arabe et l'anglais), font office de langues communes.